

Les nébuleuses de l'énigme et de l'angoisse

Laurent Laplante

Number 90, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19207ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, L. (2003). Review of [Les nébuleuses de l'énigme et de l'angoisse].
Nuit blanche, (90), 42–48.

Les nébuleuses de l'énigme et

Par
Laurent Laplante

S'il y a dérive des continents, pourquoi les genres littéraires ne pourraient-ils pas, vraies plaques tectoniques, se télescoper et se superposer ? Certains polars seront de lignée dite pure et noble ; d'autres, mutants, revendiqueront plusieurs hérédités. Tous raconteront une aventure à l'issue incertaine et feront la part belle aux défis de la mort, de la violence, des mondes inexplorés.



Retours en arrière

Sagement, notre époque se compare aux réussites anciennes. Les résultats varient. Georges Simenon dormira tranquille : sa *Chambre bleue*¹ n'a pas pris une ride. S'agit-il d'un polar ? Le dialogue entre un prévenu et un enquêteur invite à le croire. Certes, l'action est restreinte à un cadre étroitement délimité, sorte de huis clos troublé par les ragots et les déferlements d'intolérance, mais les révélations s'insinuent et compensent. Pas de commissaire Maigret, mais une fabuleuse abolition des frontières entre l'intérieur des consciences et le palpable que croit voir la populace et que soupçonne l'enquêteur. Roman autant que polar.

*Un garçon en or*², paru en 1988, n'a pas davantage subi « du temps l'irréparable outrage ». Certes, le milieu homosexuel échappe mieux aux préjugés, mais l'habitude n'est pas prise pour autant d'imaginer la différence. Michael Nava, il y a déjà quinze ans, ce qui ressemble à des années-lumière en pareille matière, savait déjà n'imposer rien, ne blâmer personne. Ses personnages homosexuels subissent eux aussi les enquêtes policières. Comme les autres humains, ils sont soupçonnés, interrogés, peut-être même reconnus coupables. Une grande dignité plus

convaincante que les coups de gueule.

Pour des motifs plutôt douteux, le San-Antonio du défunt Frédéric Dard reçoit une deuxième vie. Cette fois, le culte du passé confine au vampirisme. *Un pompier nommé Béru*³ est, en effet, une gênante piraterie filiale. Ce n'est pas rendre hommage à un père que de lui dérober ses personnages et de rédiger la suite de leurs aventures. À la lecture, il se révèle d'ailleurs que le fils Dard n'a ni le souffle, ni l'inventivité verbale du père. Là où Frédéric Dard laissait le plus grossier à l'inférieur Béru, Patrice Dard confie indifféremment au commissaire ou à son acolyte des rôles et des horreurs trop semblables. Le procédé manque d'élégance ; le résultat, heureusement, permet de séparer les deux générations.

Enjeux sociaux et politiques

Le polar peut-il prendre des dimensions politiques et nationales ? Luc Bertrand le croit. Dans *Traquenard*⁴, il raconte donc, en familier du pouvoir politique québécois, quelles interfaces étonnantes ou scandaleuses peuvent lier le monde politique et celui du crime organisé. Comment une bande de motards se comportera-t-elle si un ministre les pourchasse ? Quel passé déterrera-t-ils ?

Comment les adversaires politiques se conduiront-ils ? Le récit est vivant, sans détours existentiels, sans non plus de références oiseuses à des théories alambiquées. Luc Bertrand ne lésine pas sur les ingrédients : la dynamite fait ses dégâts, le sexe titille en quantité, le pouvoir s'abaisse aux complots efficaces, les journalistes cultivent leurs certitudes simplistes, les coups montés faussent les perceptions du public. Quelques gaucheries dont l'une, trois fois répétée, fera sourire : « luttes intestinales ».

*Le magnat*⁵ de David Ignatius décevra ceux qui ont apprécié *Scoop*. On a d'abord le sentiment d'avoir mal lu le nom de l'auteur : l'humour est lourdaud, les personnages et leurs rapports professionnels peu crédibles. Peu à peu, l'auteur retrouve sa maîtrise et nous replace devant le thème qui lui est cher : celui de l'éthique journalistique. Il est tard cependant et les habiletés de la conclusion ne compensent pas le mauvais goût du début.

Dans *L'or bleu*⁶, Clive Cussler et Paul Kempreco abordent avec fougue un thème d'une grande pertinence : l'eau douce. En cette année qui lui est consacrée, nul ne s'étonnera si l'eau intéresse un consortium pareil à ceux que démantèle James Bond à coups d'effets spéciaux. Choisir ce beau thème ne dispense pourtant pas de réflexion et



Johnny Hazard par Frank Robbins

de l'angoisse

d'inventivité. Quand les bons ont le monopole du bronzage et du magnétisme sexuel et les méchants celui du sadisme et de la monstruosité, la caricature se substitue à l'analyse. On ne s'ennuiera pas à la lecture, mais on ne retiendra pas grand-chose.

Les décors comme acteurs

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les enquêtes font intervenir le lieu ou l'époque comme d'authentiques acteurs. La formule fait se succéder réussites et ratages.

Les deux courts polars que signe Éveline Voldeng n'ont pas trouvé l'équilibre entre l'enracinement et ce qu'il faut bien appeler un maniérisme envahissant. *Le violeur à la fleur d'artichaut*⁷ se situe dans une Bretagne que l'auteure connaît, aime et dont elle maîtrise les expressions, mais la récitation des menus et des attraites touristiques ou littéraires s'achève sans enquête digne de ce nom. Un peu plus et le coupable supplierait qu'on reçoive ses aveux. *Les crocodiles dans les champs de soya*⁸ verse dans le même travers. La minutie du vocabulaire est constante, qu'il s'agisse de plantes ou de papillons, de recettes ou de végétaux, mais le suspense ne parvient pas à prendre pied.

La solution surgit avec une facilité qui interdit à l'enquêteur de pavoiser.

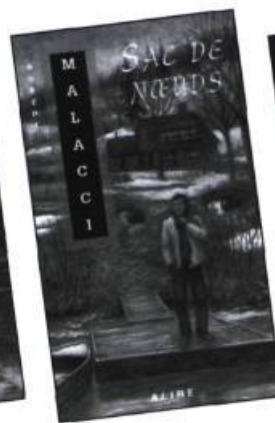
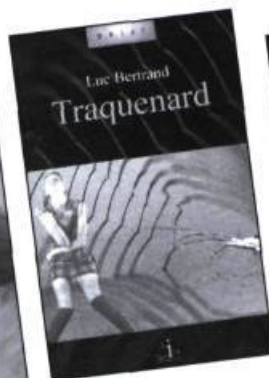
Réédité trente-cinq ans après sa première parution, *Du rififi à New York*⁹ a valeur d'artefact : il raconte une époque plus qu'un exploit criminel. Auguste le Breton ne redoutait pas la rectitude politique et cela se voit. Ses bijoutiers, ses tueurs, ses séducteurs étalent sans vergogne des caractéristiques ethniques ou religieuses dont notre époque n'oserait plus faire état. Cette permissivité, alliée au rugueux simplisme de son auteur, nous vaut un texte tranché, truculent, excessif. Un côté Émile Zola sans questionnement social.

*La contrée finale*¹⁰ de James Crumley offre un périple, plus texan que nature, avec une conclusion sans équivoque : « Peut-être que j'ai cessé de chercher l'amour. Peut-être pas. Peut-être que j'irai à Paris. Qui sait ? Mais une chose est sacrément sûre, jamais plus je ne retournerai au Texas ». Milo Milodragovitch était pourtant équipé pour faire face à tout. Selon les circonstances et les offres d'emploi, il est flic ou truand, enquêteur privé ou défenseur de probables innocents. Rien en lui de naïf, rien de moins, et c'est énorme, qu'un penchant pour l'équité. Cela lui vaut d'être battu, séduit, conscrit, coïncé. Et les entourloupettes,

comme les ultimatums visqueux, viendront aussi bien de policiers véreux que de charmantes vicieuses. Milo, pourtant, consent à sourire et à se moquer de lui-même bien avant que les traces de balle se soient cicatrisées sur son épiderme. Une existence sans béquille et qui se poursuit parce qu'il n'y a pas d'autre chemin. Récit brutal et quand même tendre qui sera honni par l'Office du tourisme du Texas.

Maud Tabachnik, dans *La honte leur appartient*¹¹, ausculte le passé et la mauvaise conscience d'une petite ville. Dans un style un peu vieillot, mais adapté à un pèlerinage vengeur, elle ramène au décor de son enfance un homme dont le milieu a liquidé la famille avant de retourner à sa quiète bonhomie. Les bourgeois ont tiré l'échelle derrière eux, lissé les traces de leurs dénonciations racistes, arrondi leurs ventres et enfoui leurs remords. Tant pis pour eux. Mais tant pis aussi pour ceux qui pensent qu'on peut effacer l'histoire. Haine ou justice, que choisir ?

Les grandes villes sont tentées par l'amnésie et le maquillage menteur. Lisbonne dans *Une mort à Lisbonne*¹², en tout cas, n'explique ses crimes qu'au policier attentif, doué de mémoire et sans illusion sur la nature humaine. Robert Wilson crée cet humble et



déroutant enquêteur, et fait intervenir dans sa fresque une implacable reconstitution historique. On a beaucoup parlé, André Malraux aidant, des horreurs espagnoles, mais que savons-nous des bassesses portugaises et des ventes de tungstène névralgique au Reich ? Et quelles exploitations sexuelles cachent les élégances d'un Portugal noblement corrompu ? Robert Wilson, qui vit au Portugal, déteste l'hypocrisie ; son policier, s'il souffre de ce qu'il déterre, n'a de pitié que pour les victimes. Immense roman traversé par l'histoire.

Fascinante collection que celle-ci : les « Polars régionaux ». D'emblée, on sait que le crime et l'enquête devront beaucoup à une région, à un quartier, à une façon de vivre. De fait, qu'on sache le décor et les gens qui s'y agitent ou qu'on en ignore tout, on s'attend à ce que les lieux ajoutent une ambiance ou un style. *Le bal des SDF*¹³ déroge quelque peu à cette règle, en ce sens que le héros ne fréquente pas seulement les SDF (sans domicile fixe) parisiens, mais aussi tous les lieux où il peut fuir les tueurs. André Delabarre, en plus de raconter une enquête trépidante, donne aux SDF une chaleureuse densité humaine et fait admettre que leur mode de vie peut représenter un choix.

Dans *Nuages de haine*¹⁴, Claude Peitz fait coup double. Neuhof, dit-il, ne résume pas Strasbourg. Puis, Claude Peitz donne vie à un quartier tumultueux et bigarré, ose une hypothèse éclairante sur la violence qui, depuis une quinzaine d'années, rend banals les incendies de voitures et les affrontements entre police et jeunes casseurs. Au passage, il montre qu'un conseiller d'éducation, même simplement « correct », peut réduire les frustrations. La

très adulte dimension sociale du bouquin enrichit l'enquête.

Le retour de familiers

Beaucoup d'auteurs, tout en changeant les décors, s'en tiennent à leurs enquêteurs de traques antérieures.

Jacques Côté, maître de l'horreur, recourt au même duo policier Duval et Harel, mais le fait évoluer vers un travail plus réfléchi, moins épidermique dans *Le rouge idéal*¹⁵. La tension s'en trouve accrue, car elle est davantage intelligible et partagée. Les qualités patentes dans les romans précédents s'approfondissent, l'observation en particulier : les lieux parlent, les établissements d'éducation affichent leur style, professeurs et gestionnaires défendent leur impunité, les classes sociales *cuvent* leurs caractéristiques. Tout cela sonne juste. La culture propre au milieu policier n'échappe pas non plus à l'œil de Jacques Côté. Il en ressuscite les valeurs tranchées, les amitiés construites sur les risques vécus, les frictions entre les strates, l'aptitude à ne jamais s'habituer au déferlement du crime. Du beau travail.

Robert Malacci ne peut que confier sa nouvelle énigme au même enquêteur, car il les mène toutes lui-même. On ne le lui reprochera pas, car l'enquêteur-auteur donne du rythme à ses missions, de la truculence à ses commentaires, une certaine candeur à ses illusions. Dans *Sac de nœuds*¹⁶, il conserve de son genre littéraire tout ce qu'il charrie de clichés, de machisme mal contrôlé, d'escapades sexuelles virtuelles. Aussi décontracté qu'un vieux pro à qui on ne la fait pas, l'enquêteur-auteur séduira par la fluidité de son

récit, le naturel de ses réactions, l'enchaînement fluide des rebondissements. Une sorte de joie de vivre inoxydable.

Dans *La quatrième station*¹⁷ de Ghislain Richer, le professeur Faggione reprend du service. Une fois de plus, il accourt quand l'enquête s'enlise. En sage, mais avec tranchant, il consolide ou démolit les hypothèses, s'octroie le recul qui a manqué aux déblaiements, assène ses conclusions comme s'il avait assisté aux plus secrètes planifications criminelles. En ce sens, Faggione ressemble au sédentaire Nero Wolfe de Rex Stout qui orientait les enquêtes de son commissionnaire sans quitter ses fleurs. Le résultat ? Contrasté. D'une part, l'enquête prend, quand s'oppose l'agitation du quotidien et le calme de l'analyse, un second souffle inattendu. Comme si tout fait, avant de devenir un indice, devait être « revisité ». Le lecteur s'en trouve incité à procéder, lui aussi, au second examen. D'autre part, ce recours à la sagesse comporte son prix. Les dialogues, en effet, côtoient l'artifice, le vocabulaire, précis et riche, devient suranné, le ton professoral l'emporte sur la spontanéité. L'équilibre que tente la formule mérite cependant d'être recherché : Faggione doit parler comme nous sans cesser de nous échapper.

En peu d'années et de livres, Kathy Reichs a conquis le public. Sa rigueur s'est exercée avec les moyens scientifiques de l'enquête moderne. On s'attend donc à ce que ses enquêtes se déroulent toujours à proximité d'un laboratoire et sous la dictée de la médecine légale. Peut-être est-il injuste de restreindre ainsi le champ ouvert à l'auteur, mais peut-être aussi a-t-elle erré en osant un autre type d'enquête.



Le résultat, en tout cas, est décevant. *Voyage fatal*¹⁸ débute, il est vrai, selon la coutume : des corps gisent, à la suite d'un écrasement d'avion, et attendent les astucieuses analyses de l'anthropologue judiciaire. Mais l'intrigue bifurque vers une enquête policière classique

où les compétences qui ont fait le renom de Kathy Reichs n'ont guère à s'exercer. Elle devient, hélas !, remplaçable. On poursuit la lecture, mais sans le plaisir que donnait, par exemple, *Déjà Dead*. Et la conclusion tombera, décevante, invraisemblable, lourdement inadéquate. Comme quoi l'étoile du laboratoire gagne à y demeurer.

Le plus récent ouvrage de Donna Leon, *L'affaire Paola*¹⁹, redonne la parole au magnifique Brunetti. Plus que jamais, celui-ci sera assailli sur tous les fronts. Problèmes domestiques, car son épouse mène jusqu'à l'éclatement des vitrines suspectes sa charge contre le tourisme sexuel. Problèmes professionnels aussi, puisque, comme dans tant de polars modernes, l'enquêteur fait face à la suspension. Problèmes de conscience en sus, puisque Brunetti, sensible au mal qui ronge la société, se place lui-même en situation de complaisance. La remontée de Brunetti vers la solution n'en sera que plus convaincante. La clarté viendra tard, mais, en bon dénouement, elle éliminera rétroactivement les moindres coins d'ombre. Venise est si présente à toutes les étapes et si étouffante par ses hypocrisies et ses clivages sociaux que le roman pourrait (et devrait) prendre place parmi ceux qui donnent au décor un rôle d'acteur.

L'Écossais Ian Rankin, dans *L'ombre du tueur*²⁰, demande à son fidèle inspecteur Rebus de pister un tueur en série qui a repris du service après une reposante éclipse. Les indices se dispersent et Rebus ne parvient pas à définir une cible précise. À cela s'ajoute une incertitude devenue banale : sous pression policière, Rebus doit vérifier s'il n'a pas autrefois gaffé et conduit un innocent au suicide. La tâche devient

écrasante lorsque Rebus s'aventure hors de son territoire et pénètre dans une Écosse pétrée de secrets et régie par des ripoux. Et plus écrasante encore quand Rebus sera traité comme un paria par ses propres confrères. Ian Rankin raconte avec puissance et souffle ce qui est à la fois un drame humain et le survol d'une société complexe. Et qui attend Rebus au bout du périple, le vieux Bible John ou son émule ?

Du mystère aux pires haines

Patrick Raynal donne un ton détendu à *Ex*²¹, ce roman issu du passé. Un gardien de phare, dont la jeunesse révolutionnaire a connu la trahison et la sanction, est relancé par celui qui, autrefois, avait trouvé le financement de la révolte. Le mandat est clair : notre contemplateur de la mer doit retrouver ses anciens comparses et distribuer l'argent laissé sans usage. S'ensuit une série de voyages et de rencontres avec, pour décor, l'embourgeoisement et le désistement. Plus de pittoresque que de profondeur. L'enquête ne lève pas vraiment, mais les portraits caustiques et les dépaysements témoignent de ce que la vie peut modifier en vingt ans. La conclusion, sans justifier pleinement un bouquin dispersé et artificiel, rachète les facilités du récit. L'écriture et les coups de griffe de Patrick Raynal font aussi beaucoup pardonner.

Polar écrit à quatre mains signé Nicci French (Nicci Gerrard et Sean French), *Dans la peau*²² mérite bien son titre. Les trois femmes soumises au regard du meurtrier le sentent, en effet, si proche, si profondément immiscé dans leur intimité qu'elles se sentent mises à nu. L'individu connaît la plus inavouée de leurs préférences, la moindre imperfection de leur épiderme. Invisible, insaisissable, anonyme, mais terriblement présent. La police ? Professionnelle et cachottière. Elle voit des liens, mais n'en dit mot. Elle fait intervenir enquêteurs et psychologues, pratique la surveillance rapprochée, mais garde les cibles dans le noir. Ce sera l'une des plus fascinantes facettes de cet envoûtant récit que la description d'une action policière compatissante et secrète, sincèrement émue et aussi dévastatrice que l'indifférence. Le récit se complique des imprudences que

commet, sincèrement toujours, un enquêteur. Dans la réalité, ce serait une entorse à l'éthique. Pour le lecteur, c'est tout profit.

*Équation à une inconnue*²³ dénature le titre de la version originale. *The Outside Man*, en effet, projetait le lecteur dans la suspicion dont certaines sociétés enveloppent tous ceux qui sont nés à l'extérieur du clan. Même le bon mariage, l'avocat Adam Shaw le constate à ses dépens, ne confère pas à l'époux les chromosomes sudistes. En leur absence, Shaw ne sait quelles haines cache la correction des manières. La police, certes, pourrait s'enquérir, mais ne fait-elle pas partie du clan ? L'enquête perce un à un les secrets, mais à quel prix ? Magnifique exploration de l'écrivain Richard North Patterson.

*Un ange sans pitié*²⁴ de Robert Crais, c'est le duel sanglant entre un poseur de bombes et une femme qui aimerait réintégrer l'équipe de désamorçage. Des deux côtés, la dimension personnelle fournit le carburant, elle jouant sa carrière, lui investissant une haine malade. Intervient aussi, de manière trouble et séduisante, un agent issu d'un autre corps policier. Les habituels conflits de juridiction et les querelles entre policiers achèveront de rendre la bataille inégale entre un meurtrier déterminé et une femme que la vie a privé de ses meilleurs atouts. Et le lecteur ne saura pas, tant que le chronomètre n'aura pas égrené les dernières secondes, lequel regardera mourir l'autre.

D'emblée, vantons *Mystic River*²⁵ comme un chef-d'œuvre. Le début est d'un tragique contenu : trois jeunes garçons se bousculent dans la rue, l'un d'entre eux est enlevé par deux faux policiers. Il s'évadera et regagnera son foyer. Tout est-il terminé ? Les années passent et Dave, Jimmy et Sean, lancés sur des trajectoires différentes, se perdent de vue. Le premier vit la célébrité sportive, le deuxième joue les truands avant de s'assagir, le troisième sera policier. Quand la fille de Jimmy est assassinée, l'enquête de Sean jette des ponts entre les deux périodes. Le petit monde que traverse sombrement la *Mystic River* ne livre pas aisément ses secrets. Ce qu'on sait, on le garde pour soi. Ce qu'on a vu disparaît dans le silence. Dennis Lehane, malgré tout, respecte ces gens. Dans ce milieu brutal



et méfiant, ils ont survécu, ce qui est déjà beaucoup. Superbe.

La Suède moderne inquiète Kurt Wallander. Elle est désormais, peut-être à cause de *La muraille invisible*²⁶ éditée par l'informatique, « un pays où les gens sont exposés, sans abri, une société de part en part vulnérable ». Dans ce roman de Henning Mankell, les crimes se succèdent, déroutants et ignobles, sans le moindre dénominateur commun : chauffeur de taxi assassiné par deux jeunes filles, cadavre dérobé à la morgue de la police, etc. Wallander, comme le veut le polar moderne, combat sur le front personnel en même temps qu'il se collette avec le crime. Il souffre de solitude, s'impatiente au point de gifler une prévenue, soupçonne son adjoint d'intriguer dans son dos, passe à un cheveu d'être exclu de l'enquête. De tout cela résulte un roman douloureux, sans concession, constamment fondé sur la volonté de défendre certaines valeurs. À 50 ans, Wallander, comme plusieurs de ses collègues, est épuisé. Il sait, cependant, qu'il en a encore pour une dizaine d'années. Et le livre, comme une boucle, se termine sur cette confiance de la fille de Wallander : elle s'inscrit à l'école de police. Parfois nostalgique et sombre, toujours prenant.

Noir et parfois souriant

Les personnages de Joe R. Lansdale dans *Bad Chili*²⁷ ignorent la diplomatie. Hommes ou femmes, ils parlent dru. Celui qui préfère les hommes vante ses critères d'évaluation. Celui qui penche vers l'autre sexe est aussi vert dans ses appréciations. S'ils prennent connaissance d'un quelconque règlement, ils s'empressent de le contourner.

Seraient-ils des brutes épaisses ou des matrones déglinguées ? Pas du tout. Au contraire, ils portent sur la société, des soins de santé jusqu'aux assurances, un regard moqueur et passablement juste. Ils conçoivent le monde comme un lieu où on risque de recevoir des coups, mais où on peut les rendre. Surtout, ils ne renoncent jamais à porter secours au copain. Beaucoup d'action, de l'amitié, des états d'âme jamais larmoyants.

D'entrée de jeu, Claude Bolduc renseigne sur le titre de son collectif, *Petites danses de macabre*²⁸ : « Au Moyen Âge, le mot était exclusivement relié à une danse. Danse Macabré, ou danse de Macabré désignait à l'origine la représentation picturale ou littéraire d'une danse des morts ». Nous voilà avertis. Les nouvelles du recueil tiennent parole. En trois pages, Guy Jean fait ses adieux à un regard. En cinq, Jean Pettigrew adresse les siens à l'enfance. En quatre, Pierre Bernier fait un sort à un violeur. Et ainsi de suite, en plus ou moins succinct, mais avec un constant souci du beau mot et du frisson. L'ensemble est intelligent, pétillant de méchanceté, bellement déstabilisant.

Le titre qu'a choisi Annie Dufour, *Cinq enlèvements, quatre cadavres, trois amours, deux bouledogues et une...*²⁹, n'a, malgré sa longueur, rien de trompeur ou d'inflationniste : ce qu'annonce l'auteure sera dûment livré. En plus, ce sera fait de manière astucieuse et pédagogique. L'horreur étouffante s'étale en premier, puis on accède à un tout autre registre. L'action s'alimente de diverses sources, en attendant la convergence des intrigues. Beau face à face entre les errances d'un groupe d'adolescents déracinés et l'effort émouvant d'un adulte pour naviguer avec eux à égale

distance de l'anarchie et du paternalisme. Une fois de plus, les richesses de l'adolescence demeurent cachées aux yeux qui ne savent pas voir ; une fois de plus, on se promet de juger moins vite et d'écouter davantage. Un livre prenant, truffé de répliques justes et nerveuses et d'observations pénétrantes.

Écrivain aux multiples intérêts, Sylvain Meunier a sans doute jugé que l'horreur avait atteint un stade à ne pas dépasser : il met fin aux activités de l'ex-policier Julie Juillet avec *La dernière enquête de Julie Juillet*³⁰. On lui donnera raison. La description des crimes auxquels s'attaquait la policière confinait de trop près au voyeurisme et à la complaisance. Le sadisme, surtout s'il gonfle ses vantardises, provoque le haut-le-cœur plus que l'intérêt. Qu'on vende des fillettes est déjà assez ignoble sans qu'on transforme les enfants en animaux de reproduction offerts au phallus d'un monstre. Paix aux cendres de la policière.

Dans le plus récent Donald Westlake, *Mauvaises nouvelles*³¹, le morbide déferle tant qu'il en devient drôle. Même enterrés, les morts ne connaissent pas le repos. C'est à eux et à leur ADN, en effet, de départager les authentiques descendants des premières nations et les tricheurs qui affichent leur origine pour empocher les profits du casino. Quand une jeune Indienne d'une nation présumée éteinte veut partager le gâteau, c'est donc au cimetière qu'on ira chercher l'ADN éclairant. On imagine la suite : le cadavre sera exhumé et témoignera. Mais pourquoi attendre et pourquoi ne pas changer les pierres tombales ? Et chacun de pelleter et de déterrer. Donald Westlake transforme en loufoquerie trépidante ce qui, sans son humour et

ses personnages inimitables, n'aurait été qu'in vraisemblable.

Les autres mondes

L'écriture fait défaut, mais la question est pertinente : *L'euthanasiste ambulant*³² fera-t-il partie des métiers bientôt acceptés ? Le personnage sera-t-il ouvertement sollicité par des malades incurables ou leurs proches ? Dans le monde permissif qu'imagine Yves Trottier, le doute n'est pourtant pas disparu et l'euthanasiste lui-même s'interroge. Sa conscience recevra un apaisement inattendu d'une pulpeuse maîtresse qui fait commerce de son corps, mais philosophe avec assurance. Dommage que les dialogues sentent l'artifice et que l'écriture laisse autant à désirer.

*Silence*³³ ! Tel est le verdict qui frappe la ville de Montgour. Est banni tout ce qui constituerait une forme de musique, sous prétexte que la musique est perverse et déstabilisante. Au bout de vingt-cinq ans, quel est l'état des

lieux ? Étrangement contrasté. L'interdit a fait taire la majeure partie de la ville, mais la musique résiste et se réinvente dans le plus incontrôlable des quartiers populaires. Lynn, animatrice radiophonique, fait campagne pour que la musique retrouve sa place. Elle reçoit l'aide de deux personnages aux savoirs insondables, mais se heurte aux menaces et aux colis sanglants de l'anonyme Noise. L'auteure, Jeanne Martine Vacher, investit dans ce monumental polar une fabuleuse culture musicale. Les anecdotes abondent, les notes biographiques surgissent de partout, piquantes et révélatrices, les instruments de partout se font valoir. Seul bémol, le ton des experts inventés rappelle le ton des experts de la vraie vie...

Avec Dean Koontz et *Son regard oblique*³⁴, on entre dans un monde aux coordonnées peu cartésiennes. Quand le jeune Barty demeure sec sous la pluie et explique à sa mère qu'il a marché dans un monde parallèle, la logique vacille. Quand un jeune marié liquide une épouse aimée, la raison, de nou-

veau, perd pied et elle assiste, sidérée, à une inexplicable série de meurtres. Le combat s'engage alors entre ce tueur fuyant et un détective servi par de fulgurantes intuitions. Heureusement pour l'enquêteur, Barty et une jeune copine également dotée de pouvoirs mystérieux l'assisteront. Dean Koontz a le bon goût de ne pas déflorer le mystère et de le livrer intact. Merci !

Emporté par une cadence infernale, le monde informatique a déjà amplement démontré son aptitude à surveiller et à pénétrer les intimités. Une puce au bon endroit amplifierait et conditionnerait les perceptions. Tina Kent en déduit qu'un consortium va forcément en profiter pour dominer l'humanité et que des « bons » s'opposeront à une telle offensive. *Access Denied*³⁵, à partir de ces évidences un peu simplistes, décrit l'affrontement. Les « bons », qui ne lésinent pas plus sur les moyens que les vilains, jouent de l'explosif et de l'espionnage dans le plus pur style bande à Baader. Clara, une fois persuadée du bien-fondé de la cause,

L'Orchestre symphonique de Québec 1902-2002

Depuis un siècle, l'Orchestre symphonique de Québec, le plus ancien des orchestres canadiens, a traversé des moments de grande exaltation, a reçu plusieurs grands chefs et a accueilli des artistes parmi les plus acclamés.

Bertrand Guay nous convie à un voyage à travers les temps qui se veut un parcours historique, une biographie de l'orchestre québécois, enrichie d'une abondante iconographie et de nombreuses citations et anecdotes. Venez revivre les riches heures de l'une de nos grandes formations musicales.

164 pages de découvertes pour 34,95 \$



COMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE
Québec

SEPTENTRION

consacre ses compétences informatiques à la démolition du vilain consortium. Tant mieux si un bel albinos lui en garde reconnaissance. Lecture réservée aux mordus d'informatique et, de façon plus restrictive, aux plus violents d'entre eux.

Rouge sang³⁶ de Melvin Burgess n'appartient ni au passé ni au futur, mais au fantastique. C'est, en tout cas, vers l'imaginaire qu'on doit, pour longtemps j'espère, renvoyer les innombrables races de Mi-Hommes qui encerclent Londres au XXII^e siècle. Pendant un temps, les rivaux Conor et Val Volson sont des despotes classiques qui détestent les Mi-Hommes autant l'un que l'autre. Tous deux calculateurs, ils substituent, comme tant de monarques, l'alliance matrimoniale à la guerre. La fille de Val épousant Conor, la coexistence est à portée de main. Mais Conor trahira tout le monde. La suite emprunte beaucoup à la magie et, plus précisément, à l'aide que la jeune épouse de Conor obtient d'une créature qui, à son gré, change d'apparence et qui, à ses heures de chatte, voit et entend tout. Le récit est d'une violence extrême et ne plaira qu'aux estomacs blindés.

Terminons sur l'exploit d'un auteur de vingt-huit ans : **Pardonnez nos offenses**³⁷. Romain Sardou situe son récit à proximité de Toulouse à la fin du XIII^e siècle. Déjà, raconter est délicat, tant la langue a évolué, tant les mœurs différent, tant l'organisation sociale et religieuse obéit à des règles révolues. Sobrement et efficacement, Romain Sardou campe le décor, redonne aux documents leur solennité, soumet ses personnages au poids des superstitions, recrée la confusion des esprits. Quand le cours d'eau près du village se met à rejeter des restes humains, on ne sait trop qui, de l'autorité civile ou du pouvoir religieux, devra mener l'enquête, mais la peur est là. Arrive le prêtre chargé de ranimer la foi dans la paroisse de Heurteloup, Henno Gui. Le récit, dès lors, s'accélère. Car Henno Gui refuse de subir sans comprendre. Il enquête, questionne, fouille, explore. Tant pis pour lui et tant mieux pour nous : ce qu'il découvrira ne concerne plus un village, mais la chrétienté entière et une certaine Europe. Le récit est haletant, les gestes tranchants, l'intérêt constant. Fabuleux.

L'enracinement d'Alibis

Preuve concluante des avancées du polar et de ses parents, la revue **Alibis**³⁸ table, d'une livraison à l'autre, sur une large gamme de collaborations. Au départ, les convaincus de la première heure ont tenu le fort : Norbert Spehner, Stanley Péan, Jean Pettigrew, Jean-Jacques Pelletier et compagnie. Ils ont créé un style, placé haut la barre, constitué de par leur seule présence une garantie de professionnalisme. Le cinquième numéro laisse souffler un peu l'équipe de base et fait entrer en scène des plumes dont on ne peut dire qu'elles constituent la relève, car plusieurs avaient déjà fait leurs preuves sur d'autres scènes ou dans d'autres genres littéraires, mais qui montrent qu'**Alibis** n'est pas l'organe d'un cénacle ni le fief d'un seul genre. On doit, par delà les nouvelles, entrevues et essais qui composent la revue, apprécier à sa juste valeur le souci que mettent une dizaine de collaborateurs, dont le très agile Norbert Spehner, à rendre compte de ce qu'offre la littérature policière d'ici et d'ailleurs. **Alibis** est ainsi à la fois une tribune pour les auteurs et une incontournable référence pour les lecteurs. **NB**

1. Georges Simenon, *La chambre bleue*, Presses de la cité, Paris, 2002, 188 p. ; 19,95 \$.

2. Michael Nava, *Un garçon en or*, trad. de l'américain par Pascal Loubet, Du Masque, Paris, 2002, 373 p. ; 22,95 \$.

3. Patrice Dard, *Les nouvelles aventures de San-Antonio, Un pompier nommé Bêru*, Fayard, Paris, 2002, 280 p. ; 24,95 \$.

4. Luc Bertrand, *Traquenard*, L'Interligne, Ottawa, 2001, 448 p. ; 24,95 \$.

5. David Ignatius, *Le magnat*, L'Archipel, Paris, 2002, 326 p. ; 27,50 \$.

6. Clive Cussler et Paul Kempres, *L'or bleu*, trad. de l'américain par Florianne Vidal, Grasset, Paris, 2002, 379 p. ; 29,95 \$.

7. Évelyne Voldeng, *Le voleur à la fleur d'artichaut*, L'Interligne, Ottawa, 2002, 131 p. ; 16,95 \$.

8. Évelyne Voldeng, *Les crocodiles dans les champs de soya*, L'Interligne, Ottawa, 2000, 154 p. ; 17,95 \$.

9. Auguste le Breton, *Du rififi à New York*, Du Rocher, Monaco, 2002, 311 p. ; 24,95 \$.

10. James Crumley, *La contrée finale*, trad. de l'américain par Philippe Garnier, Gallimard, Paris, 2002, 410 p. ; 29,95 \$.

11. Maud Tabachnik, *La honte leur appartient*, Du Masque, Paris, 2002, 322 p. ; 24,95 \$.

12. Robert Wilson, *Une mort à Lisbonne*, trad. de l'anglais par Marlène et Pierre Bondil, Robert Laffont, Paris, 2002, 522 p. ; 34,95 \$.

13. André Delabarre, *Le bal des SDF*, Du Batsberg, Gambais, 2002, 252 p. ; 16,95 \$.

14. Claude Peitz, *Nuages de haine*, Du Batsberg, Gambais, 2002, 220 p. ; 16,95 \$.

15. Jacques Côté, *Le rouge idéal*, Alire, Québec, 2002, 435 p. ; 15,95 \$.

16. Robert Malacci, *Sac de nœuds*, Alire, Québec, 2002, 215 p. ; 12,95 \$.

17. Ghislain Richer, *La quatrième station*, JCL, Chicoutimi, 2002, 386 p. ; 19,95 \$.

18. Kathy Reichs, *Voyage fatal*, trad. de l'américain par Viviane Mikhalkov, Robert Laffont, Paris, 2002, 403 p. ; 26,95 \$.

19. Donna Leon, *L'affaire Paola*, trad. de l'anglais par William Olivier Desmond, Calmann-Lévy, Paris, 2002, 285 p. ; 29,95 \$.

20. Ian Rankin, *L'ombre du tueur*, trad. de l'anglais (Écosse) par Édith Ochs, Du Rocher, Monaco, 2002, 481 p. ; 34,95 \$.

21. Patrick Raynal, *Ex*, Denoël, Paris, 2002, 272 p. ; 24,95 \$.

22. Nicci French, *Dans la peau*, trad. de l'anglais par Emmanuelle Delanoë-Brun, Flammarion Québec, Montréal, 2002, 410 p. ; 28,95 \$.

23. Richard North Patterson, *Équation à une inconnue*, trad. de l'américain par Karine Laléchère, L'Archipel, Paris, 2002, 305 p. ; 29,95 \$.

24. Robert Crais, *Un ange sans pitié*, trad. de l'américain par Jacques-André Trine, Belfond, Paris, 2002, 391 p. ; 24,95 \$.

25. Dennis Lehane, *Mystic River*, Rivages, Paris, 2002, 406 p. ; 29,94 \$.

26. Henning Mankell, *La muraille invisible*, trad. du suédois par Anna Gibson, Seuil, Paris, 2002, 429 p. ; 29,95 \$.

27. Joe R. Lansdale, *Bad Chili*, trad. de l'américain par Bernard Blanc, Gallimard, Paris, 2002, 333 p. ; 19,75 \$.

28. Sous la dir. de Claude Bolduc, *Petites danses de macabré*, Vents d'Ouest, Hull, 2002, 198 p. ; 19,95 \$.

29. Annie Dufour, *Cinq enlèvements, quatre cadavres, trois amours, deux bouledogues et une...*, Leméac, Montréal, 2002, 253 p. ; 19,95 \$.

30. Sylvain Meunier, *La dernière enquête de Julie Juillet*, Vents d'Ouest, Hull, 2002, 238 p. ; 24,95 \$.

31. Donald Westlake, *Mauvaises nouvelles*, trad. de l'américain par Jean Esch, Rivages, Paris, 2002, 284 p. ; 29,95 \$.

32. Yves Trottier, *L'euthanasiste ambulancier*, JCL, Chicoutimi, 2002, 298 p. ; 17,95 \$.

33. Jeanne Martine Vacher, *Silence*, Seuil, Paris, 2002, 542 p. ; 34,95 \$.

34. Dean Koontz, *Regard oblique*, trad. de l'américain par Anne Crichton, Robert Laffont, Paris, 2002, 521 p. ; 26,95 \$.

35. Tina Kent, *Access Denied*, Flammarion, Paris, 2002, 397 p. ; 35,95 \$.

36. Melvin Burgess, *Rouge sang*, trad. de l'anglais par Philippe Loubat-Delranc, Gallimard, Paris, 2002, 383 p. ; 26,50 \$.

37. Romain Sardou, *Pardonnez nos offenses*, XO, 2002, 378 p. ; 29,95 \$.

38. Collectif, *Alibis*, n° 5, 2002, 144 p. ; 7,95 \$.